

classiques ne parurent point classiques de leur temps et mieux vaut se ressembler à soi-même fut-on petit que de ressembler aux autres même aux plus grands (1).

A coup sûr Massenet dut à son tempérament si nettement individualisé d'inspirer beaucoup d'amour, souvent aveugle, souvent partial mais brûlant et spontané, tandis que Saint-Saëns ne provoqua jamais que de l'admiration. Si ce dernier montra plus de gravité dans l'exercice de son art, s'il y témoigna d'aspirations plus nobles, s'il réalisa des formes plus parfaites, il trouva des accents moins neufs et moins passionnés que l'auteur d'*Esclarmonde*, il exprima moins ardemment la vie et c'est pourquoi, s'il me fallait, en fin de compte, choisir entre l'œuvre entier de Saint-Saëns et celui de Massenet, je dirais avec Corneille (2) :

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé,
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

La Centralisation

Et les petites Chapelles musicales

(Suite et fin)

III

NOTRE grand Descartes disait souvent paraît-il : « *Bene vixit qui bene latuit.* » C'est par cette devise un peu austère mais fort sage que nous pourrions conclure cette étude déjà trop longue. Cependant, puisque nous avons essayé de montrer les effets pernicieux de la centralisation, on nous en voudrait très justement de ne pas indiquer les remèdes qui nous paraissent devoir être efficaces. Nous le ferons aussi brièvement et aussi impartialement que possible.

En ce qui concerne les « officiels » il n'y a, à notre avis, qu'un seul remède, il est radical : la séparation des beaux-arts et de l'Etat.

Il nous semble impossible que l'Etat démocratique tel qu'il est organisé en France (c'est-à-dire... bourgeoisement) puisse jamais devenir l'humble serviteur des Muses. Euterpe qui, au dire des poètes, est une vierge distinguée et chaste ne sortira jamais tout à fait indemne des antichambres ministérielles.... Les concessions qu'elle sera forcée de faire terniront à coup sûr l'éclat de ses beaux yeux et sa tunique de lin sera affreusement froissée, sinon davantage....

D'ailleurs il en est de même pour toutes les autres branches de l'Art. S'il était possible d'organiser une exposition de peinture et de sculpture de toutes les œuvres achetées par l'Etat depuis une trentaine d'années, l'incompétence de l'Etat apparaîtrait dans toute son horreur.

Qu'arriverait-il si l'Etat rendait aux Beaux-Arts leur liberté et les privait de ses ressources ?

A n'en pas douter, étant donné les habitudes et les mœurs des professionnels on entendrait tout d'abord de grandes rumeurs, et une tempête terrible s'élèverait sur la mare aux grenouilles.

(1) Cf. Musset, préface de *La Coupe et les Lèvres*.

(2) *Sur les Sonnets d'Urania et de Job*.

Mais bientôt l'orage se dissiperait et le ciel redeviendrait lumineux et pur. Ce serait alors le moment d'organiser des écoles musicales régionales et d'esprit régionaliste. Il surgirait certainement quelques Charles Bordes pour cela.....

Certes nous nous rendons bien compte de l'extrême difficulté de cette organisation ! De multiples ennemis se lèveraient de toutes parts sous le drapeau de la routine ou du snobisme.

Il faudrait échapper aux tutelles municipales (tutelles aussi tyranniques que celles de l'Etat), et aux coteries locales habituées à d'autres sentiments...

Les écoles que nous voyons en rêves seraient aussi indépendantes qu'il est humainement possible de l'être ; elles fonctionneraient sous la direction d'une sorte de comité de gens éclairés, amoureux des traditions, mais respectueux des innovations qui les continuent...

Vous ne trouverez jamais de telles gens, direz-vous ?

C'est une erreur ! Ils sont rares sans doute, mais il en existe, surtout en province.

Et, à ce propos, j'ai souvent remarqué que beaucoup d'amateurs de musique provinciaux, tout en étant aussi raffinés, sont beaucoup moins sectaires que ceux de Paris. Ils n'essaieront jamais d'écraser le Debussysme à coups de d'Indysme, ou *vice versa* comme vous le faites à Paris ; ils ne se croiront pas obligés de s'affilier à une franc-maçonnerie quelconque et sauront aimer toute musique digne de ce nom.

Pour en revenir à notre école régionaliste, voici en peu de mots sur quelles bases on pourrait l'organiser à notre avis :

En premier lieu, il faudrait être très sévère pour l'admission des élèves. On est généralement trop enclin à croire aux *bons*, aux enfants *prodiges* ! On leur rend de très mauvais services et... aux beaux-arts aussi... C'est pour cela qu'il y a tant de gens qui font de la musique, tant de compositeurs désespérants ! C'est un crime que d'encourager les vocations qui ne sont pas absolues et mêmes passionnées... Il faudrait faire subir aux apprentis musiciens des épreuves terribles comme celles que Ruskin proposait pour s'assurer de la fidélité des amoureux ! S'ils résistent, c'est qu'ils sont des gens de foi ! De ceux-là seulement on pourra « tirer quelque chose ». Les autres s'éloigneront d'eux-mêmes, avec la certitude qu'ils sont destinés à d'autres ouvrages.

Le programme de notre école régionaliste serait, bien entendu, tout à fait différent de ceux que l'on suit dans les Ecoles ou Conservatoires actuels. La base en serait la musique populaire, la chanson et la danse (1).

Au lieu d'étudier les principes de la musique en des traités lamentables élaborés par des musicastes cupides et sans goût, on commencerait à épeler les notes sur les textes des belles chansons populaires de la région, choisies et graduées, suivant leur difficulté, sous forme de solfège. En même temps, l'élève apprendrait les paroles de ces poèmes qui sont si souvent d'un lyrisme admirable et cela ne serait pas la chose la moins profitable.

Ces recueils seraient faciles à faire aujourd'hui, nous en avons déjà les éléments grâce aux travaux des Bourgault-Ducoudray, des V. d'Indy, des Moullet, des Tiersot, des Bordes et de tant d'autres. D'ailleurs, depuis deux ou trois ans, ce mouvement a pris de grandes proportions, grâce à l'initiative d'un éditeur intelligent et artiste M. Alexis Rouart, qui a su grouper autour de lui toutes les bonnes volontés éparses

(1) L'auteur de ces lignes se propose de publier ultérieurement une étude sur ce sujet où il développera et indiquera les grandes lignes de ce programme.

du folklorisme musical. Ce que M. Rouart fait pour la chanson populaire française en général, d'autres pourront le faire pour chaque région.

On parviendrait ainsi à réunir des trésors, ignorés de la plupart des musiciens actuels, qui serviraient à enrichir le patrimoine des générations futures.

Les limites de cette courte étude ne nous permettent pas de développer cette idée, mais l'utilité de la chanson traditionnelle au point de vue de l'art régionaliste est considérable. Nous pourrions le prouver en étudiant cette admirable Ecole russe pour laquelle la chanson populaire a été un talisman merveilleux ; nous pourrions aussi citer les noms de ces charmants musiciens espagnols qui s'appellent Breton, Granados, Pedrell et surtout l'adorable J. Albeniz et, chez nous, le grand Bizet, les Lalo et les Vincent d'Indy pour ne nommer que les plus célèbres.

Croyez-vous que des élèves pris dès leur enfance et éduqués dans la religion de la chanson populaire n'auraient pas une santé robuste et une vigueur rares aujourd'hui ? L'exemple des musiciens que nous citons tout à l'heure nous incite à le croire.

Viendra-t-il jamais ce jour que nous appelons de tous nos vœux ? Seul l'oracle de Delphes nous pourrait renseigner ; en attendant, nous souhaitons à ceux de nos camarades qui comprendront les sentiments qui ont dicté ces lignes de craindre les « mirages et les caresses de la cité, amante infidèle et méchante ».

Nous voudrions les retrouver en des lieux calmes et paisibles où il n'y a que la nature sans apprêts (loin des musicologues, à l'abri des théoriciens et des conférenciers), peut-être au bord de cette admirable Méditerranée qui nous apprendrait la lumière et nous ferait craindre les brouillards malsains du nord, de tous les nords !

Ce serait aux bords de ces grèves, que nous serions heureux d'errer en leur compagnie. On ne parlerait pas de musique, on se contenterait d'écouter le vent et la mer, et l'on flânerait délicieusement jusqu'à ce qu'on ait quelque chose de magnifique à graver sur ses tablettes, car, comme le disait Pline le Jeune : « *Melius est otiosum esse, quam nihil agere* ».

Il vaut mieux ne rien faire que faire de petits riens.

SÉVERAC.

Les Grands Concerts

Concerts Colonne et Lamoureux



Le 16 février M. Messenger dirigeait, pour la seconde fois, le concert de la salle Gaveau ; il ne m'a pas semblé que le public accueillit avec la chaleur méritée ce très fin et très habile chef d'orchestre, à qui l'on doit beaucoup de reconnaissance non seulement à cause de ses qualités éminentes de capelmeister : éloquence, précision, simplicité, mais encore pour les services très grands qu'il a rendus aux jeunes compositeurs, lorsqu'il tenait le bâton à l'Opéra-Comique. N'est-ce pas lui qui dirigea les premières représentations de *Louise* et les premières représentations de *Pelléas* ? Un public aussi éclairé et aussi averti que celui des Concerts-Lamoureux ne peut pas ignorer ces choses, et, les connaissant, devrait ce me semble, s'il aime réellement la musique, se donner la peine de marquer un peu mieux le plaisir qu'on lui causa. D'autant que la direction de M. Messenger fut, ce jour-là, particulièrement excellente. Il conduisit avec un charme et un sentiment du pittoresque inégalés le *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, qu'il goûte si évidemment et dont